

Leslie Pingus, *Authenticating Culture in Imperial Japan : Kuki Shûzô and the Rise of National Aesthetics*

Thorsten Botz-Bornstein

---

Citer ce document / Cite this document :

Botz-Bornstein Thorsten. Leslie Pingus, *Authenticating Culture in Imperial Japan : Kuki Shûzô and the Rise of National Aesthetics*. In: Annales. Histoire, Sciences Sociales. 54<sup>e</sup> année, N. 3, 1999. pp. 776-778;

[https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1999\\_num\\_54\\_3\\_279776\\_t1\\_0776\\_0000\\_002](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1999_num_54_3_279776_t1_0776_0000_002)

---

Fichier pdf généré le 03/03/2023

## COMPTES RENDUS

péennes, elle propose l'adoption de la catégorie autochtone de *minjian*, littéralement « peuple, populaire » pour référer au champ des relations au sein de la population qui ne passent pas par le relais d'instances gouvernementales ou par les canaux bureaucratiques officiels. Puis elle propose d'analyser le *guanxixue* comme un élément dynamique à l'œuvre dans le développement du *minjian*.

Malheureusement les hypothèses de M. Yang restent assez confuses et peu convaincantes malgré les références à certains théoriciens de poids (Foucault, De Certeau, Marx, Malinowski, Lévi-Strauss, Mauss ou Sahlins entre autres) appelées à soutenir ses thèses. On ne comprend pas bien d'une part, ce qui différencie véritablement le *minjian* de ce qu'on appelait *civil society* ou *public sphere*, si ce n'est un changement de dénomination ; et d'autre part, on ne saisit pas clairement le fonctionnement de l'économie de cadeau engendrée par la pratique de la relationologie au sein de la société chinoise. L'affirmation de son existence entre le marché et l'État sert évidemment la démonstration de l'auteur qui cherche à mettre en évidence les mécanismes symboliques sous-tendant l'échange de dons tels qu'ils ont été bien étudiés dans la littérature anthropologique depuis Mauss. Pourtant il paraît difficile de parler d'économie du cadeau sans démontrer qu'il s'agit d'une véritable économie parallèle comme cela est le cas au Japon par exemple, où le marché du cadeau rituel a un véritable poids économique<sup>1</sup>. Il aurait en outre été nécessaire de montrer plus précisément comment s'opère désormais le passage de l'échange de cadeaux à celui de la transaction monétaire, comment selon les termes de l'auteur la valeur d'usage devient valeur d'échange.

Enfin, on peut regretter qu'elle n'ait pas accordé une place plus large au contexte historique et social qui conditionne concrètement la relationologie dont l'avenir et les effets ne sont pas envisagés dans la présente étude. La prise en compte des

événements politiques pour la période étudiée (en gros la décennie 1980) aurait sans aucun doute permis d'articuler de manière pertinente certaines évolutions du phénomène et notamment le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange. De même l'évaluation de ces pratiques en termes de coût social aurait éclairé certaines des tensions internes à la société chinoise d'aujourd'hui où la relationologie, qui n'est évidemment pas à la portée de tous — malgré son énorme diffusion —, est l'un des facteurs d'une inégalité croissante.

Françoise SABBAN

1. Jane COBBI, « L'obligation du cadeau au Japon », *Lien de vie, nœud mortel. Les représentations de la dette en Chine, au Japon et dans le monde indien*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1988, pp. 113-121.

**Leslie PINCUS**, *Authenticating Culture in Imperial Japan: Kuki Shūzō and the Rise of National Aesthetics*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1996, 271 p.

Le titre du livre est ambigu et l'on se demande si l'effet d'ambiguïté est voulu ou s'il est dû tout simplement au hasard. En utilisant la forme *-ing* et non le substantif *authentication*, Leslie Pincus nous confronte à la question suivante : l'auteur a-t-elle l'intention d'authentifier la culture japonaise en publiant ce livre, ou celui-ci ne fournit-il qu'une description du processus d'authentification de la culture japonaise à une époque cruciale pour la nation. Le titre est vague et on a l'impression que ce fait même est lié (malgré une brillante partie finale) à un certain défaut de théorisation du vaste matériau biographique et historique que l'auteur a entrepris de nous rendre accessible.

Il faut peut-être rappeler que l'article de L. Pincus, « In a Labyrinth of Western Desire: Kuki Shūzō and the Discovery of

Japanese Being » comptait, avec les écrits de Karatani, May, Yoneda, Heine, Dale, Ohashi et Light parmi les *must* des philosophes qui s'intéressent à Kuki. L'auteur développe à présent ses travaux initiaux, en publiant une version retravaillée de sa thèse de doctorat. Curieusement l'article mentionné, qui constitue après avoir été élargi la conclusion de l'ouvrage, en fournit les arguments les plus intéressants. Pour le reste, le livre apparaît comme un travail de préparation et une consolidation des arguments déjà présentés dans l'article.

Malgré certains aspects originaux, la présentation ne fonctionne pas très bien et ceci non pour des raisons idéologiques mais plutôt techniques. Précisons que les trois premiers quarts du livre apparaissent mal structurés, souvent dialectiquement confus et que le matériau non japonais, de toute évidence semble parfois mal digéré. Pourtant ce livre doit être considéré comme important, non seulement à cause de la lecture immense des textes japonais que l'auteur nous présente, mais aussi à cause de quelques idées théoriques. Le dernier quart dont l'argumentation est originale et sophistiquée compense pleinement le flou existant dans les premières parties.

L'auteur part de l'une des questions les plus intéressantes que pose la communication entre Orient et Occident : dans quelles conditions historiques s'est produite la rencontre entre les vestiges de l'époque d'Edo et l'herméneutique existentielle européenne ? D'emblée elle déclare ne pas vouloir restreindre « my own reading of the prewar discourse on culture to the dimensions of a reactionary repository for contemporary conservatism ». Elle renvoie aussi à la distance que Kuki maintenait avec l'école de Kyôto, qu'elle croit due, entre autres, à son goût excentrique pour la philosophie française.

C'est peut-être surtout cette « excentricité à la française » qui m'aurait le plus intéressé dans ce contexte mais, malheureusement, L. Pincus ne parle presque pas

des liens entre la pensée de Kuki et le monde rationnel et formel de la philosophie française. C'est un choix personnel ; mais il est frappant qu'au terme du livre, Kuki paraisse plus proche de l'école de Kyôto que jamais. Certainement, cela n'est pas une distorsion effectuée par l'auteur. Pourtant, on pourrait critiquer par exemple que, quoique l'*asobi* (jeu) de l'*iki* soit mentionné, l'*iki* soit, d'une façon très prononcée et en arrangeant un univers entier de ce qu'on appelle la philosophie allemande, examiné plutôt en tant que *Geist*. En considérant l'interprétation assez particulière du *Geist* qui nous est offerte ici, on peut dire, en exagérant un peu, que certains lecteurs risquent de comprendre l'*iki* (surtout par rapport à l'interprétation qu'en fit Heidegger) comme quelque chose de plus lourd et de plus maladroit qu'il ne le fut en réalité. Kuki n'était-il pas, comme l'auteur le dit elle-même, excentrique et urbain ?

Telle est la tendance générale de l'ouvrage. Il est sûr qu'une exposition des idées de Kuki sur le *gûzensei* (la contingence) aurait pu produire une image beaucoup plus nuancée. L'ouvrage n'en dit malheureusement rien. Le *gûzensei* (et le *kaikô*, rencontre hasardeuse) est mentionné seulement une fois et là même sans renvoyer au texte monumental de Kuki, le *Gûzensei no mondai*.

Le plus grand problème consiste pourtant à mon avis dans le traitement de la littérature allemande. Ici l'analyse philosophique ne paraît pas suffisamment rigoureuse. L. Pincus aurait pu établir ses arguments principaux sur Kuki d'une façon beaucoup plus efficace en concentrant et en raccourcissant son texte. Parfois, en revanche, les réflexions sont trop courtes. Les arguments concernant le statut du *Geist* dans la philosophie allemande, par exemple, sont expliqués par rapport à une certaine *German cultural theory* (dont l'existence devrait être nouvelle pour beaucoup de lecteurs) et dont la tendance est évoquée en trois phrases qui embrassent quasiment tout de Herder à

## COMPTES RENDUS

Hegel. Que le *Geist* n'ait été pour Hegel rien d'autre que le *wir-hafte* est prouvé par une citation de *Hegel's Ontology* de Marcuse. Plus loin on est prié d'ajouter à ceci le fait que pour Dilthey (qui est presque constamment cité de seconde main) la source d'un « generator of [a] unity of cultural style was nothing less than *Geist* » Ici n'est apportée pour preuve qu'une demi-phrase extraite d'un livre d'un certain Zimmerman qui s'intitule *Heidegger's Confrontation with Modernity*. Dilthey lui-même n'est cité nulle part. La conclusion est : « The style of an era is its indwelling *Geist* ». Il serait difficile de simplifier davantage Dilthey et les phénomènes philosophiques du *Geist* et du style respectivement, surtout dans la philosophie allemande. Quand il faut accepter en outre, sous la forme d'un enchaînement assez direct, les ressemblances que tout cela doit avoir avec les « notions de la communauté préindustrielle » de Spengler et de Jünger, la thèse paraît forcée. L'argumentation relative à Kuki aurait été plus acceptable sans un tel effort de consolidation.

Dans l'ensemble le livre ne se présente malheureusement pas comme un ouvrage de philosophie mais comme une biographie intellectuelle de Kuki, et ce à cause d'une utilisation souvent hâtive des concepts philosophiques occidentaux. Il y a trop d'aperçus introductifs des différentes branches de la philosophie européenne (la description du néo-kantisme paraît même sans grand rapport avec Kuki), et une importante partie du livre se présente comme une accumulation de descriptions des tendances philosophiques avec lesquelles Kuki aurait sympathisé (la phénoménologie est expliquée uniquement au travers de sources secondaires, et « Freiburg » est sans exception écrit « Freiberg »). Enfin, la note biographique sur Kuki est très longue et reprend trop de faits qu'on connaissait déjà de Light.

Tout cela risque de dissimuler les vraies qualités de ce livre qui dominant surtout

dans la dernière partie et consistent avant tout en une bonne analyse du japonisme des années trente. Le fait d'avoir choisi des textes de Kuki de cette époque-là (une méditation sur le caractère japonais et un commentaire sur la guerre contre la Chine) rendent cet ouvrage, malgré tout, original. Les pensées de Kuki sur le *Yamato-Damashii* (esprit japonais) et leur parenté avec le fascisme japonais sont à la fois choquantes et intéressantes.

Ce texte recèle enfin une question centrale : « Yet, in a peculiar modern paradox, this recognition of Japan's colonial mission with its promises of modernization was not incompatible with a nostalgic yearning for a vanishing past ». Les amateurs de paradoxes auraient souhaité davantage : une vraie analyse et une conceptualisation philosophique de ces paradoxes à travers lesquels on peut définir la position de Kuki en tant que « moderniste contre la modernité » (une position que l'auteur mentionne du reste). L'idée est malgré tout plausible : à savoir que « [a]fter the first world war [...] an elite corps of writers and theorists-representatives of a compromised but dominant class — attempted to produce a missing unity in discursive terms. Their aggressive aestheticization of the nation in the form of culturescape provide an effective representation of the prevailing presence of the West as a violation of Japanese authenticity » (pp. 241-242).

Thorsten BOTZ-BORNSTEIN

**Pierre BROCHEUX, Daniel HÉMERY, *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*, Paris, La Découverte, 1994, 427 p.**

Signalons d'emblée qu'en raison de divers problèmes éditoriaux, ce livre a eu une maturation lente puisque la première version a été rédigée pour l'essentiel en 1987-1988, pour être totalement reprise et augmentée avant sa parution.